

## **Au Lac-Saint-Jean à la fin du XIXe siècle : une installation difficile**

Dans les années 1880, il y a déjà une trentaine d'années que des colons, arrivés de Charlevoix et de la Côte-Sud par la voie fluviale (rivière Saguenay jusqu'à Chicoutimi, rivière Chicoutimi jusqu'au lac Kénogami, portage par le Petit lac Kénogami, Belle-Rivière) se sont installés graduellement dans la plaine au sud du lac Saint-Jean.

L'économie s'est développée durant ces années autour des activités agricoles et forestières. En général, on trouve là de bonnes terres planes, bien drainées, mais couvertes de forêt. Il a donc fallu défricher, mais ce travail est long et pénible (il faut compter jusqu'à une journée complète de dur labeur pour enlever une seule souche...)

Une fois les arbres abattus, les colons ont tendance à laisser brûler les souches, plutôt que de les arracher. Avec les années, le bois enfouis pourrira ou sera arraché par les instruments aratoires. Mais en attendant, les cultivateurs sèment entre les souches, ce qui limite grandement l'utilisation d'une machinerie, même primitive. Les rendements sont en conséquence, d'autant plus que les connaissances techniques agricoles en sont encore à leurs balbutiements.

S'ajoute à ces limitations un climat capricieux, restreint dans ses périodes sans gel, et où les étés torrides sont parfois totalement secs. Les conditions climatiques sont très variables d'une année à l'autre. Les auteurs de *L'histoire du Saguenay-Lac-Saint-Jean* qualifient la décennie 1880 de « plutôt désastreuse ». Gelées, tardives au printemps, précoces à l'automne et même l'été, sécheresse durant l'été, pluies abondantes en début d'automne. Bonnes et mauvaises récoltes se succèdent, et les fermiers sont d'autant plus à la merci des éléments qu'ils font tous pousser des céréales, fragiles aux écarts de température.

La forêt reste un secteur profitable, en complémentarité avec une agriculture de subsistance. Bien sûr, on a pratiquement coupé tous les pins qui poussaient dans la région, et on se rabat maintenant sur l'épinette qui a quand même une certaine valeur sur le marché extérieur à la région. Mais le travail forestier est entre les mains de quelques grands exploiters comme les Price qui ont obtenu en concession des forêts immenses et qui mettent sur pied un mode intégré et quasi fermé d'exploitation forestière.

La forme de base de l'exploitation forestière est le chantier, un établissement susceptible de rester ouvert sur un territoire donné, tant qu'on peut l'exploiter évidemment. Le bûcheron, bien souvent fils jeune adulte d'un agriculteur des environs, reçoit une rémunération à la pièce. Son travail est évalué par des mesureurs payés par le patron ; on retient une partie de son salaire pour son logement et ses repas ; une autre partie sert à payer ses outils. Et, à la fin de la saison, il reçoit parfois son salaire en

« pitons » qui n'ont de valeur que dans le magasin du patron ; ou alors il aura droit à une marge de crédit négociée chez le marchand général du village par le patron.

Ces deux activités se complètent bien, les travailleurs forestiers passant l'hiver dans les chantiers et revenant sur la terre pour le travail agricole au printemps. Certains historiens y décèlent toutefois les conditions générales qui maintiennent l'agriculture dans une sorte de léthargie.

L'impact sur leur vie pour les jeunes adultes est majeur : quand on a 20 ans et qu'on commence à penser à trouver une femme et fonder une famille, qu'il n'y a que peu de terres disponibles autour et qu'on est dans l'incapacité d'amasser assez d'argent pour envisager de faire vivre sa femme et éventuellement des enfants, il ne reste d'ouverte qu'une seule porte : celle de l'émigration.

**SOURCE : Girard, Camil et Normand Perron, *Histoire du Saguenay-Lac-Saint-Jean*, Institut québécois de recherche sur la culture, Québec, 1989, 665 p.**